Barbara Glowczewski, *Rêves en colère avec les Aborigènes australiens*

Paris, Plon, 2004, 435 p., bibl., index, ill., fig., cartes (« Terre humaine »).

Laurent Dousset

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2327>

DOI : 10.4000/lhomme.2327

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 576-577

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Laurent Dousset, « Barbara Glowczewski, *Rêves en colère avec les Aborigènes australiens* », *L'Homme* [En ligne], 177-178 | 2006, mis en ligne le 12 avril 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2327> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2327>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Barbara Glowczewski, *Rêves en colère avec les Aborigènes australiens*

Paris, Plon, 2004, 435 p., bibl., index, ill., fig., cartes (« Terre humaine »).

Laurent Dousset

- 1 AVEC CE DERNIER OUVRAGE paru dans la collection « Terre humaine », nous découvrons l'une des rares spécialistes françaises de l'anthropologie australienne, Barbara Glowczewski, sous un angle nouveau. Il s'agit d'une anthropologie dans laquelle passé et présent, ethnographe et Aborigènes, expériences personnelles et normes culturelles, récit du vécu et narration mythologique sont imbriqués, reliés, mêlés de sorte à reconstituer une image dont la capacité est de transmettre au lecteur ce que les anglophones appellent « a sense of place » : un sens intime du lieu, des choses et des gens qui s'y rencontrent. Cette anthropologie se présente à nous comme une scène théâtrale avec ses acteurs, son décor, sa mise en scène si bien que le critique littéraire Burke aurait sans aucun doute trouvé matière à penser et à repenser dans cet ouvrage.
- 2 Au cours de la lecture, le lecteur discernera quatre grands chapitres nommés *livres*, correspondant aux quatre principales aires géographiques et culturelles dans lesquelles l'auteur a séjourné et travaillé : la péninsule de Dampier, la région des Kimberleys, le désert de Tanami et la Terre d'Arnhem. Outre l'introduction et l'épilogue, ajoutons la présence d'une brève annexe comportant quelques éléments explicatifs sur les systèmes de parenté australiens, et d'index fort utiles et bien structurés. Il est impossible de résumer ici les quatre *livres* de l'ouvrage sinon d'ajouter qu'ils sont eux-mêmes subdivisés en *leçons* : leçons d'histoire, de métissage, d'économie, de chamanisme, de politique, de parenté, etc. ; pour n'en citer que quelques-unes au hasard.
- 3 Étudions, en revanche, la partie introductive qui restitue explicitement la philosophie de l'ouvrage. Dès les premières lignes, le lecteur constate clairement une approche qui sera repérable tout au long de la lecture : la volonté de l'auteur de rendre une ethnographie indissociable et indissociée de l'acteur « anthropologue » et de ses interprétations subjectives des vécus, de restituer au lecteur ses ambitions et opinions personnelles, ainsi que de ne jamais perdre de vue sa présence sur les lieux de

l'enquête. La mise en scène, qui se dessine et s'enrichit tout au long de l'ouvrage, expose divers personnages aborigènes provenant des quatre aires géographiques étudiées, et qui, au fur et à mesure de la restitution de dialogues avec l'ethnologue, décrivent leurs environnements socioculturels, historiques, religieux et écologiques, et explicitent leurs croyances, émotions et histoires de vie. Il ne s'agit donc pas d'un discours sur la culture, mais d'une description et d'une analyse des discours et comportements d'individus qui, de ce fait, se créent ou se racontent leur culture.

- 4 Parmi ces personnages, l'ethnologue n'est pas simple figurant, mais occupe un rôle aussi central que les Aborigènes dont les récits sont rapportés. Cette approche, qui n'est pas en soi nouvelle, a rarement été illustrée aussi clairement. Page 25, par exemple, on lira : « Les invariants anthropologiques qui m'intéressent sont produits par la singularité même du regard "pris" dans ces réseaux [de relations entre le rural et l'urbain, le global et le local, etc.] ». D'autres exemples suivent et les images mentales façonnées par la lecture procurent toujours la sensation d'une présence de l'ethnologue, de ses interrogations et de sa participation. Cette présence constante de l'observateur scientifique au cœur de l'ethnographie, dont l'effet produit parfois le sentiment d'une anthropologie moralisante, en tout cas éthiquement responsable et engagée – approche dont je ne me ferai pas le critique –, concorde avec ce que Barbara Glowczewski appelle (pp. 39-40) une compréhension ethnologique réticulaire (et non pas cumulative) des phénomènes sociaux. La « contrepartie aborigène » en est un système cognitif « connexionniste », où « l'interprétation de traces visuelles et la projection de savoirs spéculatifs dans l'espace sont la clef de la pensée » (p. 41). En effet, ce ne sont pas les dualismes ethnologue/peuple indigène ou vécu/histoire/mythe qui intéressent l'auteur, mais la manière réticulée/connexionniste de restituer un mode particulier et ambivalent de penser et d'exister ; un mode qui se trouve davantage dans l'esprit des acteurs que perdu, déconnecté, dans un monde illusoirement objectif. Que ce soit dans la péninsule de Dampier le long de la côte ouest australienne, dans la région des Kimberleys au nord-ouest, chez les Warlpiri de l'Australie centrale et désertique, en Terre d'Arnhem dans le nord tropical, l'ethnographie est non pas celle d'une juxtaposition entre normes culturelles, récits mythologiques et vécu ou entre indigènes et ethnologue, mais celle d'une imbrication d'expériences et d'interprétations reconstituées par des dialogues et récits qui rendent justice à la complexité des phénoménologies individuelles et sociales. Ainsi, loin de toute ethnologie fonctionnaliste ou structuraliste, et de leurs universaux, normes et structures sociales, cet ouvrage reconstruit un tableau sociohistorique grâce à la combinaison de nombreux récits mythologiques rapportés – dont certains sont particulièrement riches (comme par exemple celui illustrant la *Leçon de psychanalyse*, pages 255 sqq.) – et ce que l'auteur appelle les « paroles aborigènes », c'est-à-dire leur manière de rendre ces récits contemporains et de les comprendre comme des parties intégrantes de leur vécu et de leurs expériences singulières.
- 5 Je me permets ici de mentionner combien cette approche coïncide – sans qu'il y ait eu discussion particulière à ce sujet entre Barbara Glowczewski et moi-même – avec celle que j'ai adoptée dans un article qui paraîtra prochainement, et dans lequel je tente, certes avec moins d'efficacité, de montrer combien mythologie et vécu ou réel sont des éléments indissociables dans le vécu et les principes du système cognitif aborigène. Il ne s'agit pas de revenir à l'interprétation d'un Frazer qui proposait une vision cosmogonique d'un monde aborigène incapable de distinguer la personne et son totem, par exemple. Il s'agit de présenter une véritable philosophie existentialiste où

topologie, récits mythologiques et expériences vécues ne peuvent qu'être réunis dans un système de pensée qui fait cohabiter les particularités individuelles et les symboles culturels pour rendre compte de l'entière complexité des relations sociales.

- 6 Après ce voyage à travers quatre régions australiennes, l'auteur revient dans l'épilogue sur le choix de son approche et les conséquences analytiques qui en découlent. « L'interprétation comme performance » (p. 356), l'image « spatiale et topologique du rapport entre l'hétérogène et l'homogène [qui] aide à sortir du paradoxe [qui oppose] les croyances dites animistes et monothéistes » (p. 357), « les sociétés ne sont pas [...] des textes à déconstruire, mais plutôt des performances à produire » (p. 361), sont des citations certes difficiles à comprendre ici parce que décontextualisées, mais qui, je pense, permettent de saisir la nature de cette anthropologie dont l'auteur se fait le défenseur. Certaines formules ou avancées scientifiques, telles celles qui concernent la diffusion et l'origine des sections, éléments de l'organisation sociale australienne (pp. 369-370), restent, à mon sens, ouvertes au débat, pour ne pas dire difficiles à démontrer. Mais cela ne diminue en rien la richesse, la complexité et la capacité de l'ouvrage à nous fournir une vision à la fois unifiée, c'est-à-dire culturelle et singularisée, de la pensée aborigène.